

pas de préciser que, s'il mange, ce n'est pas par méchanceté mais parce qu'il a faim. Ainsi le grand méchant loup n'est-il plus aussi méchant qu'avant même si, lorsqu'il paraît, s'installe immédiatement un rapport de force entre les protagonistes.

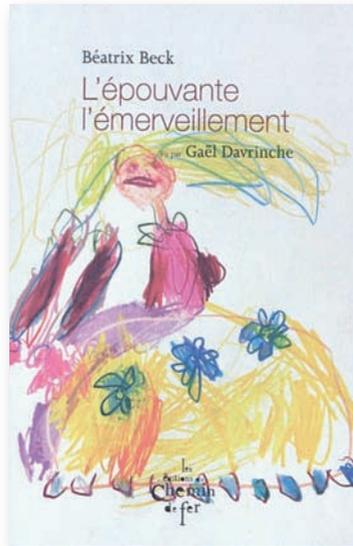
Pierre Le Guirinec affirme que les jeunes enfants ont une idée nette de qui incarne le Mal dans la littérature qu'ils lisent à l'école (Est-ce parce que l'offre de lectures choisie par les maîtres écarte l'ambiguïté ? aurions-nous envie de lui demander.) Le chercheur étaye son affirmation sur une enquête qu'il a menée dans une grande section, enquête qui ne manquera pas d'intéresser les bibliothécaires car elle permet de constater comment le jeune enfant structure ses lectures. Quatre questions sont posées aux élèves : Qu'est-ce qu'un méchant dans les histoires et où vit-il ? À quoi pourrait ressembler, selon vous, un méchant ? Quelles sont les couleurs du méchant ? Que fait un méchant dans les histoires ? À partir de ces questions, le critique montre que, dans une production pour la jeunesse qui comporte de moins en moins de morale imposée, c'est « autour de l'interaction entre ces deux notions, stéréotypes et préjugés, que s'articule la réflexion sur le méchant ».

Christa Delahaye

1. À noter l'extrait de *A short defence of villains* d'Agnes Repplier (1855-1950) datant de 1882 et traduit par Viviane Ezratty p. 10-11.

2. Sur une belle idée de Matthieu Letourneux.

3. Par exemple voir l'ouvrage dirigé par Myriam Tsimbidy et Aurélie Rezzouk : *La jeunesse au miroir, Les pouvoirs du personnage*, Collection Critiques littéraires, L'Harmattan, 2012 dont nous avons rendu compte dans le n° 269 de *La Revue des livres pour enfants*, p. 70-71.



LES ÉDITIONS DU CHEMIN DE FER, 2010

Béatrix Beck,
ill. Gaël Davrinche

L'Épouvante l'émerveillement

ISBN 978-2-916130-26-2

87 pages
15 €

L'ÉPOUVANTE L'ÉMERVEILLEMENT

Adolescente, Béatrix Beck avait eu le désir de n'écrire que par onomatopées, supportant mal que les mots ne soient que les étiquettes des pensées. Elle dressait des plans, notait ses projets : écrire un roman dont le héros serait une foule, traduire la Bible en argot, imaginer comment Dieu tiendrait son journal, réhabiliter Satan et Judas, raconter une vie humaine minute par minute, sans rien omettre, depuis sa conception jusqu'à sa décomposition, dresser l'arbre généalogique d'un être en remontant jusqu'à la Préhistoire. Ce n'est qu'une fois achevé son cycle autobiographique composé de cinq récits (dont le fameux *Léon Morin, prêtre*) et passée la cinquantaine, qu'elle renoue avec son rêve d'adolescente de composer des œuvres qui ne soient ni romans, ni études, ni pièces, ni poèmes, ni contes, rien qui appartint à un genre déjà existant, soucieuse d'être au plus près de la vie : « les autres rapportaient leur gibier mort, je prendrai le mien vivant ».

Dans *L'Épouvante l'émerveillement*, le « gibier » poursuivi est une petite fille, sa petite-fille en fait, qui, comme elle le confia, lui donna l'occasion d'aller plus loin dans le passé que pour elle-même : les souvenirs recueillis dans le merveilleux *Barny*, son premier livre paru en 1948 chez Gallimard, riche de mille petits faits de l'enfance, ne remontaient pas en-deçà de l'âge de trois ans. Prenant donc le relais de l'autobiographie, ce roman (le mot apparaît sur la couverture du livre publié par Le Sagittaire en 1977) est une chronique qui décrit, autant que faire se peut, ce qui se passe dans la tête d'un enfant depuis ses deux mois jusqu'à ses treize ans. Mais cette entreprise, toujours risquée, est menée ici avec légèreté et rapidité, sans prétendre à quoi que ce soit ; elle ne se veut ni exhaustive, ni exemplaire. Pamela se raconte,

ENFANCES
À LIRE

converse avec sa mère Palmyre et sa grand-mère Paloma. Voilà tout. Les prénoms qui se ressemblent (comme se ressemblaient Béatrix, Bernadette et Béatrice) rapprochent les mères et les filles et font se confondre les générations, soulignant le caractère indissoluble du petit trio féminin.

« 5 MOIS. Beaucoup de doigts de pieds. Remuent. Font ce que je veux. Sont à moi. Sont moi. Mon pied a bon goût. J'aime mon pied. Je m'aime. J'aime. Mon pied est loin mon pied est tout près. Je le veux là-bas en reconnaissance dans cette région reculée de mon lit, inaccessible au reste de ma personne. Je le veux dans ma bouche. Moi en moi. Moi moi moi ». Des phrases un peu tronquées, abruptes, une confusion des sujets sont une manière de transcrire la « pensée bébé » : « Quand je ferme la bouche ça se tait. Ça fait du silence. Quand elle s'ouvre on crie. » La défécation, la sexualité enfantine ne sont pas oubliées. Depuis la bulle égocentrique du nourrisson jusqu'à l'apprentissage du langage, en passant par la position debout, nous suivons l'évolution de Paméla. Mais dès le début, tout est là de cette alternance signifiée par le titre qui résume la vie, ce va-et-vient incessant entre épouvante et émerveillement : l'effroi et le bonheur, le bien-être et la douleur, la faim et la satisfaction béate, la séparation et la fusion, le pouvoir et l'impuissance désolante, les épreuves et les joies merveilleuses.

Passés les trois ans, le récit se compose essentiellement des transcriptions des paroles de Paméla, des petites conversations entre elle et sa grand-mère sur le mode questions-réponses. C'est la période des « pourquoi » répétés, des enchaînements logiques qui confinent à l'absurde, des coq-à-l'âne, des faux-fuyants (que ce soit de la part de l'enfant ou de l'adulte). « – Tu veux que je te raconte un poème ? – J'aimerais beaucoup. – Un oiseau sur le toit. – Un oiseau sur le toit quoi ? – Un oiseau sur le toit : c'est un

poème que j'ai fait. – Mais il fait quoi, cet oiseau ? – Il fait rien, puisque c'est un poème. – Ah ! mais il pourrait faire quelque chose, même dans un poème. – Non, il pourrait pas, puisque c'est pas un vrai oiseau. C'est un poème. » Ces brefs échanges, choisis pour leur fraîcheur et leur mordant, sont à la fois cocasses et graves ; abordant les sujets essentiels (la naissance, la mort), ils poussent l'adulte dans ses derniers retranchements, pose le problème du rôle des parents comme donneurs de réponses à tout prix. L'auteur n'est pas dupe de la part de roublardise chez l'enfant, ni du charme facile que l'on peut tirer de ses « mots » : « Les pièges, dans ce domaine, sont l'attendrissement, l'ébahissement, la trop grande approbation. Mais certains mots sont tellement signifiants. Les enfants comprennent souvent tout de travers, mais ce travers-là est justement une ouverture sur le merveilleux. Les enfants sont de grands transformateurs, des magiciens. En même temps féroces.¹ Ce collage de dialogues tout à fait authentiques et recelant maintes fulgurances, (sa petite-fille Béatrice lui reprocha de lui avoir volé son enfance) reflète la capacité de Béatrix Beck à garder en mémoire des paroles entendues bien des années auparavant et son amour des phrases pittoresques ; adolescente, elle se mettait au balcon pour écouter les propos des passants et ses dernières nouvelles ne sont souvent faites que de dialogues².

Comme si Paméla ne pouvait s'empêcher d'y revenir toujours, la mort surgit au détour de nombre de ses propos : où sont les morts, peut-on leur téléphoner, comment les aimer, qu'est-ce qu'un squelette, est-on obligé de mourir ? La voici jouant avec des bobines et se racontant à elle-même des histoires, inventant des saynètes : « Pourquoi vous pleurez, madame ? Je pleure parce que mon mari est mort. Pourquoi il est mort ? Il est mort dans des guerres, madame. Ça fait rien, il va guérir. Il peut pas, madame,

on l'a mis dans la terre. Il faut l'enlever, madame. Il faut le laver. On peut plus le bouger, madame. Il faut lui faire faire de la gymnastique, madame. Il veut pas. Alors vous avez qu'à aller dans la terre avec lui. » Si la mort est un sujet de préoccupation chez tout enfant, l'absence du père et du grand-père dans cette famille uniquement composée de mères et de filles uniques ne semble pas faite pour arranger les choses. En filigrane apparaissent quelques bribes de l'histoire familiale et de l'Histoire avec sa grande hache, comme disait Percec : la tuberculose de Palmyre, la disparition du père, la guerre d'Algérie, l'antisémitisme, la Shoah. Paméla rapporte à sa grand-mère des disputes de cour de récréation : « Ben Simon répétait dans la figure de Davenant : "Six millions. Six millions". Qu'est-ce que ça veut dire, six millions ? Six millions de quoi ? – Tu veux qu'on fasse une partie de dominos ? »

Il est heureux que les éditions du Chemin de fer aient réédité ce texte jadis refusé par Gallimard (ainsi que les poèmes³ qui reflètent le goût de Béatrix Beck pour les sonorités, les jeux de mots, les expressions imagées), révélateur de cette nouvelle manière peu orthodoxe qui sera désormais la sienne, entamée dès *Cou coupé court toujours* en 1967. Après une dépression qui l'affecta dès 1970 et dix ans de silence éditorial, ce petit roman est une véritable renaissance, un second printemps. Ses premières lignes (« Ma salive fait des bulles. Intéressant. Amusant. Il faut que Palmyre voie ma salive faire des bulles. Il faut séduire Palmyre. Il faut que Palmyre me regarde tout le temps. Qu'elle ne me perde pas. ») indiquent le sens profond d'une écriture venue panser une blessure initiale (le rejet par sa mère) et réparer le sentiment d'abandon. Elle publia son premier poème à onze ans, écrivit dès le lycée des contes pour enfants qu'elle retravailla plus tard sous le titre de *Contes à l'enfant né coiffé*⁴. « Dans une certaine mesure,

sans doute accentuée avec l'âge, l'écriture maintient le lien avec l'état d'enfance» dira-t-elle. Nous fêterons cette année le centenaire de la naissance de cet auteur inclassable, «écrivain populaire pour *happy few*» a-t-on dit, dont le perce-neige, petite fleur courageuse, aurait pu être l'emblème, qui écrivait au Bic sur ses genoux et se comparait à une gargouille⁵. Depuis toujours elle allait, l'oreille aux aguets, capable de percevoir, loin derrière elle, «le rire suave et déchirant d'une fée.»

Françoise Le Bouar

1. *Confidences de Gargouille, recueillies par Valérie Marin La Meslée, Éditions Labor (Espace Nord), 2002.*
2. *Guidée par le songe : édition intégrale des nouvelles, B. Grasset, 1998.*
3. *Entre le marteau et l'enclume : poésies complètes, Les Éditions du chemin de fer, 2013.*
4. *Contes à l'enfant né coiffé, Gallimard (La Bibliothèque blanche), 1953. Un choix a été réédité par L'École des loisirs (Neuf) : L'île dans une bassine d'eau, 1996.*
5. Ne manquez pas de regarder le portrait de treize minutes qu'en a fait Alain Cavalier dans sa série des 24 *Portraits de femmes* : la romancière y côtoie, entre autres, la matelassière, la brodeuse, la dame lavabo, la marchande de journaux, l'illusionniste et la souffleuse de verre ; voisines idéales pour une femme qui dut, pour gagner sa vie, pratiquer mille et un métiers.

HOMMAGE À JEAN FABRE CO-FONDATEUR DE L'ÉCOLE DES LOISIRS

Né le 29 janvier 1920 à Paris Jean Fabre a d'abord travaillé aux éditions de L'École, maison scolaire fondée en 1913 par son beau-père Raymond Fabry. En 1965 – année de naissance de La Joie par les livres et de la revue *Pomme d'Api* chez Bayard –, il crée avec son neveu Jean Delas et Arthur Hubschmid, au sein de la maison mère, un département jeunesse au nom emblématique : L'École des loisirs. Mais il souhaite préserver une forme de continuité éducative : il s'agissait pour lui de proposer aux enfants un autre type de lectures, plus buissonnières, qui favorisent l'éveil du jeune lecteur par la sensibilité et l'imagination, avec des albums qui feraient la part belle aux illustrations.

Leur catalogue s'ouvre sur des traductions d'auteurs-illustrateurs étrangers remarquables comme Maurice Sendak, Leo Lionni, Iela Mari*, Mitsumasa Anno... ou encore Tomi Ungerer (découvert par eux aux États-Unis) vite rejoints par des créateurs français talentueux comme Philippe Dumas, Zaü ou Yvan Pommeaux, etc.

Ce catalogue d'albums s'est vite élargi à des collections de romans, de contes, de textes classiques adaptés, toujours choisis avec la même exigence de renouvellement des formes et de qualité esthétique et littéraire.

En 1974 l'éditeur se dote d'une librairie à Paris «Chantelivre» qui lui permet de consolider son assise financière et son réseau de diffusion. Presque 50 ans plus tard cette maison, toujours indépendante et familiale, compte 5700 titres à son actif, dont beaucoup sont devenus des classiques de la littérature de jeunesse.

Elle doit beaucoup à son co-fondateur. Louis Delas, qui dirige aujourd'hui L'École des loisirs avec Jean-Louis Fabre, en fait le portrait dans un entretien avec Nicolas Gary, pour «ActuaLitté», dont voici un extrait : «Jean Fabre avait une double sensibilité, celle du créateur d'entreprise, associée à l'audace et à l'innovation de l'éditeur. Il était à la fois capable de gérer les affaires de la maison et de porter des projets inattendus. Si l'édition souffre aujourd'hui du court terme, lui savait jongler entre l'instant et l'avenir...

Il ne se fait pas à la mode et restait dans un principe de continuité éditoriale». Jean Fabre a continué à être actif jusqu'en 1995 et ses conseils étaient appréciés de toute l'équipe éditoriale. Sa disparition laisse un grand vide et L'École des loisirs lui rendra hommage en 2015, lorsque cette grande maison fêtera ses 50 ans.

Annick Lorant-Jolly

* Nous venons, hélas, d'apprendre la disparition de Iela Mari. Nous lui rendrons hommage dans le prochain numéro.

HOMMAGE